

Jamais grand peuple n'a été moins préparé que le nôtre à souffrir les grands malheurs qui le menacent.

Que les hommes de bon sens acceptent d'y réfléchir, au moins une heure chaque jour, s'ils peuvent arracher à la vie dévorante quelque temps de solitude et d'amère méditation.

Ou bien il sera vain de prétendre écarter la pieuvre. Anatole France remarquait, dans son feuilleton du *Temps*, il y a quelque cinquante ans, à propos de *Mensonges*, le roman de Bourget :

Le livre de M. Paul Bourget, dans lequel on entend l'accent de l'inimitable vérité, est désespérant d'un bout à l'autre. Ce qu'on y goûte est plus amer que la mort. Il en reste de la cendre dans la bouche. C'est pourquoi je suis allé à la fontaine de vie; c'est pourquoi j'ai ouvert l'*Imitation de Jésus-Christ* et lu les paroles salutaires. Mais nous n'aimons pas qu'on nous sauve. Nous craignons au contraire qu'on nous prive de la volupté de nous perdre. Les meilleurs d'entre nous sont comme Rachel qui ne voulait pas être consolée.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

*L'Oiseau bleu*, musique d'Albert Wolff. — *La Forêt bleue*, musique de Louis Aubert. — Le centenaire de Le Sueur.

Il faut vraiment de la vertu, quand on est compositeur, pour entreprendre d'écrire une partition d'opéra, de drame lyrique, de féerie ou de tout autre ouvrage destiné à la scène. Il n'en faut pas moins, direz-vous, pour s'atteler à une symphonie qui sera jouée une fois, deux fois peut-être, très rarement trois, même quand la critique unanime la rangera parmi les chefs-d'œuvre. Telle est la triste condition de la musique en notre beau pays. Condition exceptionnelle parmi les arts, car enfin il existe un public qui lit les auteurs modernes, si rare qu'il devienne; même, on lit plus les modernes que les anciens, tandis que les mêmes gens qui déclarent tout net préférer leurs contemporains à La Fontaine ou à Voltaire, avoueront dans le même moment qu'ils ne peuvent écouter que Beethoven et Wagner. S'ils ont quelque curiosité d'esprit, vous pouvez gager à coup sûr qu'elle est tournée vers le passé, et aux deux grands dieux qu'ils adorent ils ajouteront Mozart et Bach. C'est une chose singulière que cette défiance et cette incompréhension. Il y a un demi-

siècle — car le mal est ancien déjà — le pauvre Lalo s'écriait tandis qu'il en était victime : « La musique n'est donc pas faite pour être entendue ? » Voilà une exclamation que des musiciens qui sont parmi les meilleurs de notre temps ont pu reprendre à leur compte. Un opéra — sérieux ou bouffe — est voué à cette indifférence qui le rend pareil au non-être. S'il passe à l'Académie Nationale de Musique, il y sera donné six fois, à cause de l'abonnement, car l'abonné exige que le spectacle soit renouvelé, à moins qu'il ne s'agisse de lui faire entendre n'importe quel ouvrage de Wagner pour la deux-centième fois. Si le musicien donne sa partition à un autre théâtre, il risque de bien autres ennuis sans être assuré d'un meilleur sort. Les directeurs ne sont point responsables — ceux d'aujourd'hui, du moins — car ils supportent eux-mêmes les tristes conséquences de l'imprévoyance et de l'impéritie de leurs devanciers qui ont exploité jusqu'à son usure totale l'ancien répertoire sans se préoccuper le moins du monde de le renouveler, d'assurer à de nouveaux ouvrages la place qui aurait dû leur revenir. Car il est absurde d'abandonner un ouvrage à la sixième quand on sent qu'il mérite un meilleur sort. Ni *Carmen*, ni *Faust* — et je ne cite que deux ouvrages glorieux entre tous — n'ont obtenu d'emblée le succès qui leur est venu dans la suite et qu'ils ont dû non seulement au génie de Gounod et de Bizet, mais encore à la ténacité et à la clairvoyance de ceux qui les défendirent et les imposèrent. Aujourd'hui la situation du théâtre lyrique en France est telle qu'il faudrait traiter l'Opéra et l'Opéra-Comique comme on fait des musées, c'est-à-dire les doter d'une subvention suffisante pour qu'il ne soit nullement besoin de se préoccuper des recettes. Ainsi on éviterait ce scandale de voir disparaître de l'affiche des pièces comme *Guercœur*, comme *Le Pays*, comme *La Lépreuse*, ou comme *Padmavati*. Et on pourrait reprendre *Pelléas et Mélisande* ou *Ariane et Barbe bleue* (qui ne « font » pas les frais de plateau) sans être obligé de compenser ces folles prodigalités soit par des économies sur d'autres représentations, soit par des représentations d'ouvrages dont la disparition serait souhaitable (comme il a été fort juste d'ôter des salles des musées de déshonorants navets).

Je me faisais ces réflexions l'autre jour en écoutant aux Concerts Pasdeloup *L'Oiseau bleu*, écrit par M. Albert Wolff sur la fée de M. Maurice Maeterlinck. Albert Wolff portait encore l'uniforme de lieutenant aviateur quand il achéva cette partition. L'ouvrage fut donné au Metropolitan Opéra de New-York le 27 décembre 1919, puis à Bruxelles le 21 avril 1920. L'Opéra-Comique le devait monter à Paris : mais il a fallu que la Radio le tirât de l'injuste oubli où il était tombé. Albert Wolff est un de nos chefs d'orchestre les plus justement célèbres. Vous croyez peut-être que cette réputation méritée de prince de la baguette lui valut un traitement de faveur ? *L'Oiseau bleu* est venu sur la scène de l'Opéra-Comique ; mais sans décors ni costumes, avec une récitante qui « posait » les indications des jeux de scène. Et malgré ces conditions défavorables, l'ouvrage est apparu ce qu'il est : un chef-d'œuvre de grâce et de fraîcheur que ces attentes d'un quart de siècle et ces oublis absurdes n'ont point altéré, mais qui reste, comme au premier jour, plein d'inventions personnelles et de trouvailles heureuses.

Mêmes réflexions à quinze jours d'intervalle à propos de la *Forêt bleue* de M. Louis Aubert. Cette partition-là fut écrite en 1907. Représentée à Boston en 1911, elle eut un succès considérable dont l'écho parvint aussitôt à Paris et l'Opéra-Comique refit l'ouvrage. Refit est le mot : la réédition dura douze ans, car la *Forêt bleue* ne passa qu'en 1924, et le succès qu'elle eut ne suffit pas à la faire reprendre. Ce fut encore la Radio qui, il y a deux ans, puis cette année, nous l'a rendue.

Voici donc deux ouvrages lyriques qui sont parmi les meilleurs de ce temps. La critique l'a dit et redit. Or, l'un demeure comme s'il n'était pas, et l'autre reste dans l'ombre. Et cette histoire est celle de beaucoup d'autres ouvrages.

C'est pourquoi on admire les musiciens qui ont encore le courage d'entreprendre un drame lyrique ou un opéra et qui ne peuvent ignorer cependant — ces choses-là se savent — le sort qui les attend.

## §

Il y a cent ans mourait Jean-François Le Sueur, surinten-

dant de la Chapelle du Roi, professeur de composition au Conservatoire, auteur de nombreux ouvrages lyriques et symphoniques profanes et religieux, aujourd'hui fort oubliés. Peut-être cet oubli est-il injuste, c'est possible. Une chose même fait croire que c'est probable, et c'est que Le Sueur fut le maître d'Hector Berlioz. Un maître point seulement au sens ordinaire du mot, un maître qui ne borna pas son rôle à celui d'un professeur enseignant à son élève les secrets du métier, mais un maître qui sut développer chez son disciple toutes les qualités les plus originales, un maître qui sut deviner le génie naissant dans les premiers balbutiements d'un apprenti et qui sut lui donner confiance, un maître qui, au sortir de la Messe que Berlioz fit exécuter le 10 juillet 1825 à Saint-Roch, s'écria : « Vous ne serez ni médecin ni apothicaire malgré le désir de votre père : vous serez un grand compositeur. Vous avez du génie et je vous le dis parce que c'est vrai ! »

Le centenaire de Le Sueur a passé généralement inaperçu. Nous sommes ingrats. Nous devons à Jean-François Le Sueur bien plus et bien mieux que quelques ouvrages personnels sauvés de l'oubli. Les érudits savent qu'il a écrit *Les Bardes*, dont le succès en 1804 fut éclatant. Mais il est équitable de rappeler que, sans ce maître excellent, Berlioz ni Gounod (car Gounod aussi fut son élève) n'eussent été ce qu'ils furent.

RENÉ DUMESNIL.

## ART

Grands et petits maîtres du Premier Empire. — Le prix Paul Guillaume. — Le Salon du Portrait contemporain. — Tableaux en trompe-l'œil. — François Podessa. — P. Guastalla. — Marius Gantrel. — Roger Tourté.

On aurait aimé voir se développer, en marge de l'Exposition des Chefs-d'œuvre de l'Art français, des expositions plus restreintes, localisées sur une époque ou sur une école, aussi digne d'intérêt que celle des Grands et petits maîtres du Premier Empire (Galerie Guy Stein). Quai de Tokio nous avons vu *Marat assassiné*, *le Flûtiste Devienne* et *La Bataille d'Aboukir*; ici nous voyons des œuvres moins célèbres sans doute, mais qui nous donnent de façon pertinente l'image artistique de leur temps.

S'il ne peut créer des génies, le souverain peut incontes-